

Pourquoi chanter, et *a fortiori* enregistrer, la *Suite sur des sonnets de Michel-Ange Buonarroti*, de Chostakovitch, quand on n'est pas un chanteur russophone confirmé? La réponse tient sans doute à la beauté de cette partition, l'une des dernières du compositeur, un cycle d'une expressivité et d'une économie de moyens saisissantes, tant dans sa version avec piano que dans sa mouture orchestrale. Donc, oui, pourquoi pas, mais la crédibilité doit suivre. On se souvient de l'aventure de Dietrich Fischer-Dieskau : l'accent russe du baryton allemand, d'une précision chirurgicale, forçait l'admiration, aboutissant à une version exemplaire, quoique teintée d'artifices. Dans la même lignée, Matthias Goerne réussit bien les poèmes les plus légers. En revanche, dans les pages réclamant une véritable « profondeur » russe, il s'invente un timbre guttural, voire faussement abyssal, dont l'effet intrigue davantage qu'il ne convainc. Un curieux mixage, qui relègue trop au loin certains éléments orchestraux essentiels, et nuit aussi à la cohérence globale.

D'autres interprètes non russophones ont déjà géré la difficulté autrement, en enregistrant ces sonnets en allemand, ou même en revenant aux textes originaux italiens de Michel-Ange, comme l'a tenté Gerald Finley (*Ondine*), tentative d'un véritable intérêt. Cela dit, on ne peut que continuer à recommander prioritairement les versions portées par de grands chanteurs russes : récemment, Ildar Abdrazakov, chez deux éditeurs différents (Chandos et CSO), et surtout Evgeny Nesterenko, créateur de l'œuvre, que l'on dénicher encore dans certains volumineux coffrets Chostakovitch. En complément : le poème symphonique *Octobre*, exercice imposé d'art officiel soviétique, dont la direction et le mixage paraissent encore accentuer, comme à dessein, les flonflons pompeux.

Laurent Barthel



SOPHIE JUNKER

La Serenissima : Venetian Silhouettes

Lotti - Caldara - Vivaldi - Marcello - Gasparini - Albinoni - Porta

{oh!} Orkiestra, dir, et violon Martyna Pastuszka

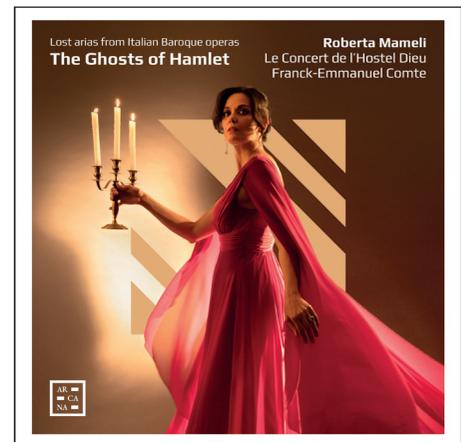
1 CD Aparté AP 337

Par son charme irrésistible, l'album *La Francesina* (Aparté - 2020) préluait à de nouvelles explorations très attendues. C'est désormais chose faite! Pour son deuxième récital solo chez le même éditeur, intitulé *La Serenissima, Venetian Silhouettes*, la soprano Sophie Junker nous convie cette fois à savourer le bouillonnement



artistique de la Venise baroque à travers un florilège d'airs d'Albinoni, Caldara, Gasparini, Lotti, Marcello, Porta et Vivaldi. Faut-il rappeler qu'au XVIII^e siècle, la Sérénissime incarne le summum du raffinement sous toutes ses formes, architecture, peinture, théâtre, musique et chant? Ainsi, l'art lyrique vénitien s'impose sur la scène européenne, alliant expressivité, élégance et audace. À l'image des grands peintres (Canaletto, Guardi, Marieschi...) qui immortalisent la cité lacustre dans leurs moindres détails, les compositeurs, eux aussi, explorent toute la palette des émotions humaines par le biais de leurs opéras, leurs sérénades, etc. Accompagnée dans cet éloquent programme (comprenant deux inédits) par la violoniste Martyna Pastuszka et l'ensemble {oh!} Orkiestra, la soprano belge séduit encore et toujours par son chant habité, éclatant et virtuose. Aussi convaincante dans les emportements belliqueux (*Giove in Argo* de Lotti, *L'Atenaide* de Vivaldi) que dans la mélancolie inquiète (*Il Temistocle* de Caldara, *Arianna* de Marcello) ou les lamentations poignantes (*Ifigenia in Aulide* de Porta, *Ottone in villa* de Vivaldi), elle transcende chaque affect avec un naturel confondant. Il suffit d'écouter avec quelle suprême délicatesse elle égrène la plainte d'Aspasia (« *Chi mai d'iniqua stelle* »), comment elle étire à l'infini la langoureuse supplique d'Arianna (« *Come mai puoi vedermi piangere* ») ou encore comment elle témoigne, par de subtiles inflexions, du terrible dépit de Caio (« *L'Ombre, l'aure, e ancora il rio* ») pour mesurer toute l'étendue de son talent, de sa sensibilité frémissante. Épousant chaque respiration de la chanteuse, Martyna Pastuszka (violon et direction) galvanise les élans et les couleurs de la formation polonaise. Sous l'impulsion ardente de son archet, chaque instrumentiste rivalise d'imagination et porte ce disque à son zénith.

Cyril Mazin



ROBERTA MAMELI

The Ghosts of Hamlet (Lost Arias from Italian Baroque Operas)

Carcani - Gasparini - Hasse - Haendel - D. Scarlatti - Pollarolo

Le Concert de l'Hostel Dieu, dir. Franck-Emmanuel Comte

1 CD Arcana A574

Ce n'est non pas dans Shakespeare, alors à peu près inconnu en Italie, mais au contact direct des sources médiévales, en latin, de l'histoire danoise, qu'Apostolo Zeno, le grand librettiste de la génération précédant Metastasio, trouva la matière d'un opéra sur le prince Amleth. *Amleto*, musique de Francesco Gasparini, est créé à Venise en 1705, avec le castrat Nicolini. Le chanteur-vedette le fera reprendre à Londres en 1712, mais sous forme de *pasticcio*, avec des airs de substitution d'autres compositeurs, tels ici Haendel ou Pollarolo. Le livret inspirera Domenico Scarlatti dès 1715 à Rome puis, après d'autres étapes, retrouvera Venise en 1741, largement réécrit, pour la musique de Giuseppe Carcani.

Le passionnant programme de ce disque puise dix airs dans ce qui est parvenu jusqu'à nous : cinq appartiennent au rôle-titre, un à sa mère Gerilda (Gertrude chez Shakespeare), trois à Vermonda (alias Ophélie). On pourra comparer le « *Nella mia sfortunata prigionia* » de celle-ci dans deux versions magnifiques, par Gasparini et Scarlatti. Le général Valdemaro est un personnage secondaire, mais il est gratifié du brillant air de bravoure avec trompette qui clôt le programme. Notons que celui-ci suit non l'ordre du drame, mais un agencement purement musical, excellent, où trouvent aussi place de très belles *sinfonie*. Ce qui, outre l'intérêt particulier du sujet, distingue cette parution de tant de disques d'airs baroques, c'est que les pages rassemblées valent non seulement

pour leur rareté, mais aussi, sans exception, pour leur beauté. La soprano Roberta Mameli les sert avec un engagement dramatique total, une grande éloquence et beaucoup d'imagination, voire d'audace, dans les variations et l'ornementation. Cette styliste sait par ailleurs faire la différence entre les airs encore tournés vers une esthétique XVII^e siècle et ceux qui relèvent franchement du *bel canto*.

Reconnaissons que la voix se montre moins à son avantage que dans son magnifique album *Anime amanti* (Alpha), entièrement consacré au *recitar cantando*, les exigences de cette vocalité plus tardive entraînant quelques duretés ou sonorités un peu métalliques. Le Concert de l'Hostel Dieu de Franck-Emmanuel Comte contribue brillamment, tant par la beauté instrumentale que par le sens dramatique, au vif intérêt de ce disque.

Thierry Guyenne



MICHAEL SPYRES

Donizetti: Songs, vol. 3

Carlo Rizzi (piano)

1 CD Opera Rara ORR 256

MARIE-NICOLE LEMIEUX

Donizetti: Songs, vol. 4

Giulio Zappa (piano)

1 CD Opera Rara ORR 257

Après les deux premiers récitals de ce *Donizetti Songs Project*, appelé à en cumuler huit au total, dans une démarche de redécouverte d'une somme de quelque deux cents mélodies, romances et chansons du compositeur bergamasque (voir *O. M. n° 207 p. 80 de novembre 2024*), le troisième est confié à Michael Spyres et privilégie les vers français. Pour le meilleur et parfois le moins bon. Souvent qualifié de baryténor, l'artiste américain offre en

fait un métissage de sonorités adolescentes et de vigueur surlignée, que son articulation de notre langue contribue à rendre artificielles, versus une ingénuité contrefaite. L'équilibre atteint dans les suprêmes «*Ah! si tu voulais, toi que j'aime*» et «*Ma rose*» rachète par bonheur les mignardises suivies de coups de menton *forte* du «*Crépuscule*» hugolien. Autre déception, celle d'entendre brutaliser la prière «*Si tu m'as fait à ton image*», seconde des pièces sur un poème de Nourrit poussé au suicide par la concurrence de Duprez. La pièce de Jean-Jacques Rousseau, «*Vous dont le cœur*», tempère par son équilibre nos réserves devant un programme riche de dix-huit plages! Riche de vers de Metastasio, le programme dévolu à l'ébouriffante mezzo québécoise Marie-Nicole Lemieux séduira par la diversité de ses vingt-et-un numéros alternant *italianità* et francité. Il risque toutefois de lasser tant il cultive une constante minauderie vocale assortie de voyelles exacerbées. «*Bei labbri che amore*» met ainsi en exergue une *canzonetta* du baroque vénitien aux aigus pointus versus de savoureux graves. Les voyelles italiennes seront de page en page imparables, au risque d'agacer, à l'image desdits aigus censés pallier le flou nimbant les vers français d'Hélène «*Ils disent tous que je suis folle*», prêtés à Nourrit. «*Ti sento, sospiri*», métastasien et demi, brille de son éclat de bijou, comme du même poète, un «*Se tu non vedi pondéré*», suivi de l'ode à la *bella Irene*, conçue sous influence rossinienne. De Hugo, notre diseuse embue a contrario *La fiancée du timbalier*, avant de darder ses assauts dans les flancs des filles que l'ennui chagrine, obscure succession de quatrains français. À trop vouloir déployer ses dons exceptionnels, l'artiste étourdit quelque peu ses auditeurs, lesquels auront noté l'accord asymptotique du piano gouverné par Giulio Zappa.

Jean Cabourg



SONYA YONCHEVA

George

Leoncavallo - Delibes - Offenbach - Tosti - Viardot - Chopin - Liszt

Marina Viotti (mezzo-soprano) - Adam Taubitz (violon) - Olga Zado (piano)

1 CD Naïve V8616

Dans le livret qui accompagne cet enregistrement, Sonya Yoncheva dit combien George Sand, «dotée d'un tempérament aux mille couleurs et d'une personnalité éclectique [la] fascine depuis toujours». L'hommage qu'elle lui rend ici prend une forme assez particulière. Avec la complicité d'Olga Zado, de Marina Viotti et d'Adam Taubitz est restituée l'ambiance d'une soirée entre amis telle qu'elle a pu exister à Paris ou à Nohant : lecture de lettres chères, morceaux joués au piano ou au violon et, bien sûr, mélodies écrites et composées par des proches. Aux côtés d'Alfred de Musset et de son frère Paul apparaissent Frédéric Chopin, Franz Liszt, Marie Dorval et Pauline Viardot, ainsi que, venus plus tard, Jacques Offenbach, Leo Delibes, Francesco Paolo Tosti et Ruggero Leoncavallo qui, eux, ne faisaient pas partie de ce cercle d'intimes. Qu'elle parle ou qu'elle chante, Sonya Yoncheva sait trouver le ton le plus juste, en donnant aux mots leur poids exact, sans pathos inutile et toujours avec une exquise distinction. La sincérité et parfois même l'émotion affleurent dans son approche d'un répertoire de salon qui, présenté ainsi, restitue le portrait idéalisé d'une grande dame des lettres et de son entourage choisi.

Pierre Cadars